Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 28 (1940)

Heft: 565

Artikel: Les antécédents des prostituées : (suite et fin)

Autor: E.Gd.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-263687

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

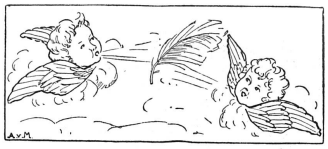
de l'organisation uniforme et de la direction de ces services ».

Reinseignements pris à bonne source, il s'agit surtout de mettre au point l'organisation des services complémentaires féminins, mis sur pied dès le printemps dernier, mais dont il ne semble pas, en Suisse romande en tout cas, que l'on ait tiré toutes les ressources qu'ils offraient. Selon notre confrère, la *Berna*, ces services seront désormais répartis en deux grandes divisions: le service complémentaire féminin *militaire*, et le service complémentaire féminin *civil*. Le premier, qui, suivant le plan du général, doit être organisé dans toute la Suisse pour le 1er mai prochain comprendra des femmes de 18 à 40 ans, qui seront munies d'un livret militaire, porteront le brassard fédéral des Services complémentaires, et dont la tâche sera de libérer des soldats pour le front, en occupant des postes d'automobilistes, de télégraphistes, de guetteuses d'avions,[1] etc., etc. Elles devront de ce fait tout leur temps aux fonctions qu'elles qu'elles seront appelées à remplir. Le service complémentaire féminin civil, lui, n'occupera que des femmes disposant de peu de temps (quelques jours par semaine, quelques heures par jour) et dont il sera tenu un fichier à jour, afin de pouvoir les appeler immédiatement à l'aide pour des cas pressants (évacuations sans doute? *Réd.*) On paraît compter beaucoup pour l'établissement de ce fichier sur le concours des organisations féminines.

De plus amples détails nous parviendront certainement par la voie des Départements militaires cantonaux, qui seront vraisemblablement chargés de l'application de cette décision, et du recrutement nouveau qu'elle rendra nécessaire. Rappelons encore une fois que ce recrutement est exclusivement *volontaire*, et que la militarisation plus accentuée de ces services ne porte que sur celles qui se sont librement inscrites. Ceci pour répondre à toutes celles qui, fort justement, et avec un certain nombre de juristes (ou nous affirme que M. Henry Vallotton serait maintenant du nombre?) estiment que les autorités militaires *n'ont pas le droit* de mobiliser des femmes non inscrites, puisqu'elles ne sont pas d'autre part des citoyennes en pleine possession de tous leurs droits civiques et politiques.

[1] Notre confrère signale à ce propos que ces jours derniers, un appel a été adressé à 15 femmes à Berne pour le poste central de guetteurs d'avions, ceci en remplacement de 15 hommes mobilisés à la frontière.

Aidez-nous à faire connaître notre journal et à lui trouver des abonnés.



DE-CI, DE-LA

Femmes artistes.

L'Exposition féminine internationale des Beaux-Arts à New-York vient de fermer ses portes. 438 œuvres d'art, la plupart envoyées avant la guerre, y ont figuré, venant de onze pays différents. La critique s'est accordée à reconnaître la grande valeur artistique de cette Exposition.

Les antécédents des prostituées[1]

(Suite et fin) [1]

Mais ce qu'il importe de ne pas perdre de vue en étudiant ces aspects de la vie des prostituées, c'est l'instabilité frappante qu'ils révèlent. L'une d'elles qui figure sur les fiches belges, a d'abord travaillé dans une fabrique de parapluies dans son pays; puis est allée à Paris, où elle est entrée dans une usine; puis s'est faite blanchisseuse, puis plumassière, puis bonne d'enfants, et a fini par échouer dans une usine de munitions. Une autre de la liste des Etats-Unis avait à 18 ans déjà occupé trois emplois, changeant de place au bout d'une semaine ou même d'une journée, et ainsi de suite. Et cette instabilité professionnelle, si elle a sans doute d'une part une cause psychologique (que l'on se rappelle ce que nous avons relevé plus haut sur la difficulté à se fixer, à persévérer, de nombre de prostituées) est d'autre part certainement motivée par le fait que la majorité de ces femmes n'ont reçu aucune formation professionnelle, et que prédominent parmi les métiers qu'elles exercent ceux qui n'exigent pour ainsi dire pas de travail qualifié, ou encore ceux pour lesquelles n'existe aucune organisation de la profession. Le plus grand nombre de ces femmes occupaient en effet des emplois dans lesquels elles n'étaient protégée ni par un code de travail ni par une association (syndicat).

Quant au pourcentage élevé des domestiques dans cette liste de malheureuses — et cela, répétons-le, pour tous les pays — il n'aura pas manqué d'attirer l'attention de toutes celles qui se préoccupent de relever le niveau du travail ménager. On peut l'expliquer d'abord par le fait que c'est l'entrée en service de maison qui offre le débouché le plus facile aux jeunes filles de la classe ouvrière qui ne possèdent pas de formation professionnelle; puis par les motifs souvent cités déjà et bien connus de nos lectrices: isolement, ignorance, irrégularité des heures de travail, dépendance étroite de l'employeur, insuffisance de la nourriture et du logement, etc. Comme le dit fort bien le rapport de la S. d. N.: « Le service domestique attire un grand nombre de jeunes filles obligées de travailler, en particulier celles qui ont peu d'aptitudes ou de persévérance; et en même temps le mécontentement qu'engendre parfois ce métier, en raison des mauvaises conditions du travail et du fait qu'il impose un genre de vie auquel beaucoup de femmes sont inaptes, peut lui-même être une cause prédisposant à la prostitution ».

Sur quatre listes seulement a été indiqué l'âge auquel les femmes enquêtées ont déclaré avoir fait leur première expérience sexuelle: plus des 3/4 avait alors de 14 à 18 ans, et la grande majorité était consentante. La plupart ne semblent pas avoir eu dès ce moment l'intention de gagner ainsi de l'argent, mais y ont été conduites par les nécessités du chômage ou sous la pression d'amis. L'âge auquel la majorité d'entre elles a débuté dans la prostitution varie entre 12 et 36 ans, mais se concentre sur la période entre 18 et 22 ans.

Les causes? causes décisives immédiates s'entend, car pour les causes générales et lointaines, tout ce qui précède fournit une réponse suffisamment claire à cette question. Il est difficile de se baser sur des raisons tout à fait sûres, soit parce que d'une part les intéressés ne veulent ou ne peuvent pas dire exactement la vérité, soit parce que autre part trop de facteurs entrent en ligne de compte et se combinent trop étroitement pour qu'il soit possible d'en isoler un seul. Il semble bien toutefois ce que l'on peut appeler le facteur économique, soit la pauvreté ou l'indigence, joue un rôle important: près d'un tiers

[1] Voir les Nos 562 et 563.

IN MEMORIAM

Cliché Mouvement Féministe

Selma Lagerlöf

(1858 - 1940)

Il est sans doute peu d'auteurs contemporains, tant masculins que féminins, dont le nom soit plus connu, l'œuvre plus lue ou traduite en un plus grand nombre de langues, plus abondamment commentée ou évoquée, que ce ne fut le cas pour la grande romancière suédoise, qui vient de s'endormir paisiblement, chargée d'ans et de gloire, dans cette maison familiale de Mürbacka, dont sa renommée avait fait un lieu de pélerinage quasi universel. Prix Nobel de littérature, célèbre dans le monde entier, si bien que la connaissance de son œuvre était en quelque sorte un critère de culture générale, Selma Lagerlöf était une personnalité dont l'influence rayonnante a dépassé à tel point les frontières de la Suède que c'est le monde des lettres entier qui est aujourd'hui en deuil.

Et cependant, je crois que, pour bien la comprendre et vraiment l'admirer, il fallait connaître et parcourir ces régions qu'elle a su si merveilleusement évoquer. Je parle d'ici d'expériences personnelles: au retour d'une exploration de quelques jours de ce Värmland, pays de traditions et de légendes, pays de sombres sapinières et de claires forêts de bouleaux, pays de domaines opulents, d'églises au blanc clocher et de fermes rouges groupées au centre de prairies odorantes, j'ai repris plusieurs de ses livres, lus autrefois, puis délaissés de par l'obligation de l'actualité, et parmi eux le plus célèbre d'entre tous, la *Légende de Gösta Berling*... Et je leur ai trouvé alors un charme infini, qui ne m'avait point autant envoûtée au temps lointain de leur première traduction en français, cela sans doute parce que, à travers ces paysages fleuris de bruyères roses et éclairés par le reflet couleur de ciel de leurs lacs, j'avais pu entrevoir la poésie de cette âme suédoise qu'elle sut si incomparablement traduire pour ses milliers de lecteurs. « Je voudrais servir Dieu et servir la Suède... » a-t-elle écrit quelque part: qui donc a, mieux qu'elle, servi son pays en aidant à le faire comprendre et aimer?

. . . . . .

Tant d'articles, tant d'études, tant de critiques et d'analyses ont été publiés sur elle — et notre journal a, lui aussi souvent parlé de ses œuvres et célébré ses anniversaires — qu'il serait vain d'y revenir ici encore une fois. Mais ce que, alors nous ne pouvons manquer de relever dans nos colonnes, c'est que si le monde des lettres a perdu beaucoup en Selma Lagerlöf, le monde des féministes est lui aussi atteint par son décès. Car elle était des nôtres, comme ne peuvent que l'être les Suédoises, auxquelles il n'est point besoin de prêcher aussi longtemps que chez nous l'égalité entre les sexes! comme ne peut que l'être une âme de bonte et de compréhension, qui a vu de près trop de misères et d'injustices dans la vie de tant de femmes pour ne pas chercher à y remédier. N'est-ce point elle qui, lors du grand Congrès suffragiste international réuni à Stockholm en 1911, alors que les femmes de son pays réclamaient le droit de suffrage, comme nous le réclamons actuellement, prononça au cours d'un meeting public ces paroles si souvent citées depuis lors: « Quand l'homme a voulu fonder le foyer, il a appelé la femme pour l'aider, et c'est pourquoi le foyer est un centre si chaud et lumineux. Mais quand l'homme a voulu fonder l'Etat, il l'a fait tout seul, et voilà pourquoi tout ne va pas au mieux dans les affaires publiques!... »

Les exigences de sa carrière littéraire, puis plus tard, et l'âge venant, son état de santé, firent que Selma Lagerlöf ne participa plus guère à nos réunions féministes. Elle ne cessa pas pourtant d'y porter intérêt, de leur donner son appui, et deux de nos amies n'ont pas oublié l'accueil qu'elles leur fit, quand à la fin d'un autre Congrès, elles allèrent lui demander son aide. C'est donc, non seulement devant le départ d'une des plus grandes, des plus poétiques, des plus humaines, des romancières contemporaines que nous nous inclinons respectueusement, mais aussi, et avec tristesse, devant la tombe de l'une des nôtres — cette tombe sans doute, dans ce jardin de Märbacka, d'où la vue s'étend sur les lignes douces des collines lointaines? ou peut-être encore dans ce petit cimetière agreste, paisible sous ses grands arbres, autour de l'église au blanc clocher, où Gösta Berling prêcha pour la dernière fois?...

E. Gd.

perdre le souvenir de leurs études. En moyenne, il en reste sept sur vingt. L'examen qui clôt cette petite session est surtout destiné à déterminer les aptitudes. On réduit ainsi la durée, les inconvénients de l'apprentissage et les ouvrières, utilisées selon leurs dispositions, travaillent mieux parce qu'elles travaillent avec plus de science que d'automatisme. Celles-ci forment déjà les quatre cinquièmes du personnel de l'usine, et cette proportion ira en grandissant...

La journée d'une paysanne

Extrait qui se passe de commentaire! d'un des rapports d'une Chambre d'agriculture... quelque part en France:

Levée la première, bien avant le jour, elle rallume le feu, met la soupe à réchauffer, va à l'écurie, à la vacherie, à la basse-cour, car le mari, le laboureur et le vacher sont mobilisés. Il reste un adolescent de 18 ans et 2 chevaux sur quatre. Selon le temps, il faut assigner sa tâche au jeune homme (labour, arrachages, charrois de fumier). Puis faire la soupe pour la mère, vieille presque infirme, et pour l'ouvrier. Traire les vaches. Habiller les deux enfants, les faire manger, préparer le déjeuner qu'ils emporteront à l'école. Faire le ménage. La vieille mère mène les vaches aux champs. Pelleter le blé qui germe au grenier, arracher des légumes, préparer le déjeuner. Ramasser les œufs, casser du bois, faire le beurre, payer le boulanger, couper des betteraves. Déjeuner. Il pleut: donner d'autres ordres au jeune homme: curer des fossés et des rigoles pour écouler l'eau, panser les vaches, aplatir de l'avoine et de l'orge, regraisser les roues du tombereau, aller à la mairie pour prendre un certificat et ramener les gamins de l'école. Préparer les paniers de beurre, de fromage et d'œufs pour le marché du lendemain, cuisiner, coudre, traire les vaches, soigner les poules, aller au cellier, au fruitier, donner à manger au cochon (pommes de terre cuites). Diner. Coucher les enfants. Aller à la vacherie et à l'écurie. Faire la vaisselle. Coudre. Une petite lettre au mobilisé. Préparer la soupe pour le lendemain. Une petite prière pour les absents et dormir.

Convoyeuses

La publication hebdomadaire Notre Combat *a, par la plume de Marcelle Auclair, consacré une intéressantes étude aux activités féminines de guerre Nous en détachons les fragments suivants:*

«...Pour la première fois, m'écrit une jeune femme, les services publics emploient des femmes pour un service de haute confiance: le transport du courrier de tous les ministères, la Place militaire, la Chambre des députés, le Sénat, etc. Nous faisons cela depuis sept semaines, conduisant la nuit, transportant seules les sacs précieux aux gares et aux aérodromes ».

Ce sont les femmes aussi, qui, en plus du personnel des Musées, ont aidé à mettre à l'abri les trésors de nos musées.

Une jeune femme me contait comment, pendant cinq semaines, elle a fait le métier de convoyeuse, partant dans sa petite voiture en tête des files de camions qui quittaient le Louvre et se dirigeaient vers la province. Il s'agissait de faire 250 km. à 20 à l'heure, souvent obligée de forcer les voitures qui venaient en sens contraire de s'arrêter pour céder le pas aux immenses caisses couvertes de bâches. Une fois arrivés sur place, il fallait s'occuper de l'installation, du logement des employés, du ravitaillement, faire tous les métiers, sans compter les gardes de jour et de nuit. Les femmes ont montré inifiniment d'esprit d'organisation et d'énergie, tant et si bien que l'évacuation des Musées, que l'on n'espérait pas normalement accomplir en moins de cinq mois, a été terminée en sept semaines.

A l'arrière: les vaillantes

C'était le vendredi 1er septembre, vers 1 h. moins le quart.

Passant dans l'une des avenues du Champ de Mars, je songeai soudain que j'avais besoin d'un peigne pour le sac, et je m'arrêtai devant une parfumerie. La porte était fermée. Mais une femme m'aperçut de l'intérieur, elle tira le verrou et m'ouvrit:

— On ne doit pas refuser de vendre aujourd'hui — me dit-elle. Savez-vous qu'on vient de proclamer à la radio la mobilisation générale? Il n'y a plus de chances qu'on puisse éviter la guerre...

C'est ainsi que j'appris que le monde entrait dans la nuit. Je restai muette, maniant machinalement un petit peigne rouge que je n'oublierai de ma vie.

Avec un gentil sourire commercial, la vendeuse faisait l'article:

— N'avez-vous pas besoin d'autre chose? Pendant longtemps, on aura du mal à réassortir...

Je lui demandai si l'un de ses proches était mobilisé:

— Mon mari. Il est coiffeur. Je ne connais pas suffisamment le métier pour le remplacer, mais je prendrai une coiffeuse. L'essentiel est que je parvienne à ne pas fermer. Nous venons de nous installer, et il faut qu'il retrouve, à son retour, une affaire qui marche.

* * *

Les tout premiers jours de la guerre, j'ai rendu visite à une jeune femme que je connais depuis longtemps, Mariette P., directrice d'une maison de couture qui marchait fort bien. Je l'ai trouvée en train de faire fabriquer des vareuses pour l'Intendance. Cette jeune femme, toute seule, a équipé sa maison de couture sur le pied de guerre. Elle s'est procuré les machines indispensables, les tissus nécessaires, et elle est passée du « flou » au super-solide.

— J'ai dû couper les premières vareuses moi-même, tellement c'était dur: les ouvrières pleuraient et ne pouvaient y arriver... Comme j'ai très peu de place, on coupe chez moi, on surfile chez moi et les ouvrières viennent chercher des paquets de vareuses en morceaux qu'elles cousent chez elles avec des machines spéciales. En ce moment, on n'en fait qu'une trentaine par jour, dans un mois, on en fera cent, et j'arriverai certainement à en confectionner bien davantage. C'est un travail extrêmement dur; mais non seulement j'ai gardé mes ouvrières, j'en ai embauché d'autres. Mes ouvrières et moi nous ne gagnons que strictement de quoi vivre, mais je pourrai tout de même sortir une collection, maintenir ma maison et garder ma clientèle ».

Tandis qu'elle me parlait, les yeux de Mariette rayonnaient de joie, et elle me montrait une vareuse dans ses détails, avec autant d'orgueil que s'il se fût agi du plus coquet des tailleurs féminins.

des fiches en effet mentionnent la nécessité de gagner de l'argent comme cause essentielle:

Plusieurs des prostituées américaines ont déclaré qu'elles n'avaient ni argent, ni travail, et que « l'on ne peut pas mourir de faim ». L'une disait n'avoir rien eu à manger pendant quatre jours pendant qu'elle cherchait une place de choriste. Des femmes ont raconté au Dr. Kemp (Danemark) comment « elles erraient par les rues sans un sou en poche, et finalement cédaient à la tentation de se procurer l'argent nécessaire pour un repas dont elles avaient grand besoin ou pour un vêtement ». D'autres femmes disaient s'être livrées à la prostitution pace qu'elles ne pouvaient pas vivre de leur gain, ou parce que leur travail était intermittent. Souvent, elles ont commencé à se prostituer pour compléter leur gain, puis trouvant ce métier plus profitable, ont entièrement cessé l'autre travail. Quelquefois un évènement tel que la mort du mari ou des parents a laissé la femme sans ressouces: se trouvant brusquement obligée de gagner sa vie et n'ayant pas de métier, elle s'est livrée à la prostitution. (Rapport , p. 52-53).

Nous avons vu plus haut comment l'existence d'un enfant illégitime et la nécessité de son entretien ont pu, parfois, conduire à la prostitution. Ce cas semble être plus fréquent que celui des femmes subvenant par leur affreux métier à l'existence de parents, de frères ou de sœurs: toutefois on peut citer ce cas frappant en Grande-Bretagne d'une femme, d'un niveau mental supérieur, qui se prostituait pour se libérer de dettes résultant de l'achat d'un mobilier ! !

Après le facteur économique, le plus important semble être celui de l'influence du milieu: compagnie de prostituées, activité d'entremetteuses ou de souteneurs. Dans bien des cas, les femmes étaient domestiques dans des maisons closes, dans des hôtels borgnes, ou ayant demandé des places dans des magasins ou des boîtes de nuit, se sont trouvées dans des maisons de prostitution clandestine. Souvent aussi, elles se sont éprises d'individus qui, par la suite, les ont exploitées: par exemple comme celle-ci ;

...travaille dans un restaurant et dans une pâtisserie. Fait la connaissance d'un individu, qui se fait passer pour un voyageur de commerce et qui lui donne la syphilis. La jeune fille quitte alors son père pour vivre avec l'individu, qui est en réalité un souteneur et qui lui fait faire la prostitution. (*Fiche française, Dép. de l'Isère*).

Mais nombre de femmes, et le Dr. Kemp (Danemark) le relève spécialement, ne mentionnent pas volontiers l'influence de ce triste personnage qu'est le souteneur, ce qui rend difficile d'évaluer en chiffres l'importance de son rôle. Le désir de mener une vie facile, aisée, agréable, de posséder de jolies choses que des salaires trop bas ne permettent pas d'acheter, tient aussi une place importante parmi les causes essentielles de la prostitution. Nous avons dit plus haut comment une éducation trop sévère, incompréhensive du besoin, sans doute exagéré, de s'amuser, a pu pousser par réaction à une vie facile puis à la prostitution, de même que l'ennui et la monotonie d'un travail continu qui fait saisir toute occasion de changer de vie... Mettons à part, enfin, les raisons que, seule pouvait donner la réponse de l'Inde: celle de l'« hérédité de la profession ! ! »

La prostitution n'étant ni moralement ni juridiquement un délit, on comprend que peu d'enquêteurs aient répondu à la rubrique du questionnaire concernant l'âge auquel les femmes avaient paru pour la première fois devant les tribunaux. Mais de fréquents délits en relations directes avec la prostitution, soit racolage, vagabondage, débauche, scandale public, etc. ayant été cause de condamnations, il a été possible de relever de la sorte de nombreuses indications utiles pour faire mieux connaître les divers aspects de la prostitution: âge des condamnées, nombre des condamnations subies, relations entre la prostitution et d'autre délits tels que l'ivrognerie, le vol simple ou qualifié, le recel, le proxénétisme, la détention de stupéfiants, etc., etc. Ce qui est assez curieux dans ces statistiques-là, c'est le petit nombre de prostituées criminelles, si bien que certains spécialistes se sont demandé si la prostitution et le crime ayant les mêmes origines, les tendances qui poussent les hommes à commettre des crimes trouvent chez les femmes un exutoire sous la forme de la prostitution? — Cette rubrique a aussi permis d'établir la portée de l'aide que les œuvres sociales ont offerte à une prostituée lors de sa condamnation, ceci amorçant en quelque sorte la troisième partie de l'étude de la S. d. N. consacrée au relèvement des prostituées. Dans l'ensemble, il a été établi que le 59 % des femmes condamnées se sont vu offrir cette aide, mais ce pourcentage varie considérablement d'un pays à l'autre, la France et les Etats-Unis venant en tête de liste. Généralement, les œuvres privées d'assistance et les institutions publiques se sont partagé la tâche. Mais, et ceci est à signaler, ces offres d'assistance ont été très fréquemment refusées.

. . . . . .

Et maintenant, que conclure de cette analyse trop brève, et dont un des résultats aura été, espérons-le, de donner à ses lecteurs le désir de se pencher davantage sur le complexe problème de la prostitution? Quel motif essentiel lui attribuer? et à laquelle des écoles faut-il donner raison, qui assurent, l'une, que la cause de la prostitution est toute économique, et que des salaires plus élevés et de meilleures conditions de travail la feraient immédiatement disparaître ; l'autre, que c'est notre mauvaise organisation sociale actuelle qui en est responsable; une autre encore — qui n'est pas une école à proprement parler, mais surtout la voix de ceux et de celles qui préfèrent éluder des responsabilités gênantes en avançant des arguments qui sont avant tout des préjugés — que le vice, tantôt paresse, tantôt amour du luxe, tantôt dépravation sexuelle, est l'unique raison qui pousse des femmes à exercer cet affreux métier ?...

Nous pensons que les pages qui précèdent auront suffisamment démontré qu'il n'y a pas une seule cause, mais des causes multiples, qui se combinent et s'enchevêtrent si bien qu'il est impossible de les isoler les unes des autres, et que, pour porter un jugement vraiment sérieux et dépourvu de parti-pris, il faut tenir compte de toutes. Mais nous pensons aussi, et cela très fortement, qu'à ces causes diverses, il faut en joindre une encore, plus essentielle que toutes celles que nous avons indiquées : la demande de prostituées. Comme le dit excellemment le volume de la S. d. N. — et il est utile de rappeler ici qu'il ne fait que refléter l'opinion des déléguées de vingt-cinq gouvernements qui en ont discuté les conclusions et en ont autorisé la publication — « la prostitution n'est pas plus un phénomène isolé qu'elle n'est causée par la stupidité, la pauvreté, la paresse ou le vice d'un petit nombre de femmes. *Ses causes primaires seront toujours nécessairement la demande de prostituées et l'acceptation par l'opinion publique de la prostitution.*[1] » Il est clair comme le jour, en effet — quand même il y a malheureusement encore trop de personnes qui refusent de laisser leurs yeux s'ouvrir à cette vérité éclatante — que si le marché du vice ne réclamait pas des femmes, celles-ci ne répondraient pas à cet appel, car toute offre est conditionnée par une demande. Et c'est pourquoi font si complètement fausse route tous ceux qui, avec parfois les meilleures intentions du monde, croient qu'en s'attaquant à un seul des deux éléments en cause, ils réduiront le mal, et qu'en ne visant que la prostituée et en ignorant son partenaire, ils atteindront un résultat quelconque. C'est ce que ne doit jamais perdre de vue toute lutte contre la prostitution, si l'on ne veut pas qu'elle aille justement à fin contraire du but poursuivi. C'est ce qu'ont établi depuis soixante-dix ans et plus Joséphine Butler et la Fédération abolitionniste. Et c'est ce que l'on ne peut assez savoir gré à la S. d. N. d'avoir prouvé à son tour, et cela avec une rigueur scientifique et une base documentaire devant lesquelles, seule, une opposition bornée ne pourra pas céder.

E. Gd.

[1] C'est nous qui soulignons.

Publications reçues

Pierrette d'Autun: *Les femmes et la guerre*, avec lettre-préface de Mme Lebrun. Editions Jean-Renard, Paris.

Un petit livre plein d'une belle ardeur patriotique que ne ternit aucune impression de haine. Il est adressé aux Françaises — paysannes, ouvrières, travailleuses de tous genres, intellectuelles et aussi aux femmes de France tout court, mais n'importe quelle femme aimant son pays pourrait s'inspirer, en ces temps dramatiques, de ces pages si simples dans leur noblesse.

Quelle doit-être notre attitude, à nous de l'arrière ? Telle la raison des conseils, des exemples cités, des évocations du passé — une Jeanne d'Arc une Jeanne Hachette — des élans généreux qui ont dicté à Mlle d'Autun cet ouvrage qui pourrait s'intituler « le bréviaire de l'acceptation courageuse et résolue de l'épreuve ». (Voir la préface).

L'auteur déclare d'emblée, dès la première page, que nous n'avons pas à faire à une femme de lettres ; elle ajoute même avec modestie qu'elle a quitté trop tôt l'école. Qui donc s'en apercevrait ? M.-L. P.

Marie-Louise Reymond: *A qui sera Bichon ?* Roman. Editions Victor Attinger, Neuchâtel et Paris, 1940.

C'est une œuvre attachante dès la première ligne que ce nouveau roman de l'auteur de *Miracle*. Une belle figure de femme; comme contraste, un être frivole, sec, égoïste, une mère qui ne l'est que par la chair; le héros masculin gagne tout de suite la sympathie du lecteur. Tous ces personnages sont étudiés avec une pénétration psychologique très sûre, mais ce qui retient, ce qui laisse après coup une impression profonde, c'est le destin tragique d'une fillette. Mme Reymond se penche avec tendresse sur cette pauvre petite; sans insistance, simplement, elle fait de Bichon un être douloureux qu'on plaint et qu'on aime, et surtout qui vit d'une vie intense.

La langue est toujours à la hauteur de l'inspiration, claire sobre d'épithètes, expressive. Il faut placer ce livre dans sa bibliothèque.

M.-L. P.

Contre les dangers de l'alcool

Lors d'une des récentes séances de délivrance du diplôme de l'Ecole sociale de Genève furent exposés devant un nombreux auditoire deux sujets qui, bien que très différents, conduisaient l'un et l'autre à d'importantes conclusions pratiques, touchant au domaine si vaste et aux aspects si divers de la défense sociale contre les dangers de l'alcool.

Le travail de Mlle Marceline Cevey — *les boissons dans les établissements hospitaliers* — est une contribution au problème de l'hygiène alimentaire suggérée par le Cartel romand d'hygiène sociale et morale. Les connaissances actuelles sur le rôle joué par l'alimentation sur l'évolution des maladies entraînent comme conséquence que les administrations des hôpitaux ne peuvent plus se contenter de cuisines collectives fournissant en bloc les repas les meilleurs possibles avec un minimum de dépenses. Elles doivent viser à ce que chaque malade reçoive le genre de nourriture la plus propre à favoriser sa guérison. Les boissons occupant une place importante dans l'alimentation des malades et dans le budget des établissements, c'était faire œuvre utile que de leur consacrer une étude spéciale.

Cette étude a porté sur une trentaine d'hôpitaux, asiles et institutions pour enfants de la Suisse romande. Les résultats de cette enquête, examinés à la lumière des connaissances actuelles sur la valeur hygiénique des boissons consommées, montrent que des réformes s'imposent avec urgence dans les administrations de plusieurs grands établissements, notamment des asiles de vieillards et de malades chroniques, réformes dont bénéficieraient à la fois malades et contribuables. Dans trois institutions, les dépenses en vin atteignent plus du double des dépenses pour les autres boissons, et partout où l'on sert aux pensionnaires des boissons alcooliques, le coût par an et par personne est beaucoup plus élevé que dans les établissements comme l'asile de Cery, où l'alcool a été exclu pour des raisons médicales. Le remplacement des boissons alcooliques par des fruits et du cidre doux dans des hôpitaux et asiles feraient réaliser à ces établissements et à notre économie nationale d'importants bénéfices. La nourriture de nos hôpitaux, en général mal équilibrée et pauvre en vitamines, en serait améliorée pour le grand bien de nos malades.

Le second travail, présenté par Mlle Judith Jotterand, est une monographie accompagnée d'une enquête personnelle intitulée : *L'alcoolisme féminin*. Ce que sont réellement ces buveuses dont la déchéance rebute si souvent les meilleures volontés ; par suite de quelles circonstances elles sont devenues ce qu'elles sont, voilà ce qu'a voulu savoir l'auteur de ce travail. Elle a voulu le savoir, non pour savourer la seule joie de connaître, mais parce qu'elle a compris que, pour secourir efficacement ces malheureuses que, d'emblée, elle tient pour des victimes, la bonne volonté, même l'amour du prochain, ne suffisent pas ; il faut les comprendre.

Pour les comprendre, Mlle Jotterand s'est adressée au dispensaire antialcoolique de Genève qui, fondé en 1929, était, lorsqu'elle se mit à l'ouvrage, en possession de 206 dossiers de femmes adonnées à la boisson. De ce nombre furent choisis 60 cas en cours de traitement sur lesquels Mme Chevassu, assistante du dispensaire, était en mesure de donner des renseignements précis. Grâce à ces renseignements et au contact personnel pris au cours d'une trentaine de visites, contact particulièrement délicat, Mlle Jotterand put se livrer

Achetez les timbres-poste du Don National et de la Croix-Rouge

(Timbre de 5 ct. : Monument Winkelried ; timbre de 10 ct. : monument de la bataille de Giornico ; timbre de 20 ct. : monument de la bataille de Calven ; timbre de 30 ct. : monument des Rangiers (1914-1918).

En vente dès maintenant jusqu'au 15 août

Les Françaises au service de la Nation

Plusieurs mois déjà avant la déclaration de guerre, une bonne vingtaine d'Associations féminines de tout ordre (Union pour le Suffrage, Union nationale pour le vote des femmes, Conseil national des femmes françaises, Association des femmes médecins, Fédération des éclaireuses, Bureau d'Orientation sociale, Union des Femmes de France etc., etc.) organisées en un « Comité d'entente des grandes organisations féminines » ont fondé ce groupement des « Françaises au service de la Nation », qui se rapproche beaucoup par son inspiration et son fonctionnement des « Services auxiliaires féminins » éclos dans nos divers cantons suisses. En effet, il s'agit là aussi de forces féminines volontaires, non militarisées, mais en étroit contact avec les autorités, Préfecture, Ministère de l'Intérieur, et dont le but essentiel est de venir en aide aux services publics. Nous avons, lors de notre récent passage à Paris visité le Centre national, admirablement logé dans un viel hôtel du XVIIe siècle, voisin du quai d'Orsay, mis à sa disposition par la comtesse de Vogüé, et dont l'activité intense est dirigée par plusieurs féministes bien connues (Mmes Vavasseur, Pichon-Landry, Nemo, et d'autres encore). D'un des rapports qui nous ont été remis lors de cette visite, nous détachons les renseignements qui suivent :

L'Association a, en premier lieu, collaboré dans une large mesure à l'organisation des postes de secours de la défense passive et à l'évacuation de la population parisienne. C'est ainsi qu'elle a fourni à chacune des vingt mairies de Paris une cinquantaine de personnes (soit plus d'un millier au total), pour seconder les services municipaux dans la lourde tâche à laquelle ces derniers avaient à faire face dans de courts délais. Trois cent-vingt convoyeuses de trains ont assisté dans leur exode femmes, enfants, vieillards et infirmes. Deux cents chauffeuses bénévoles ont assuré, avec leurs voitures et à leurs frais — souvent de nuit — le transport des réfugiés vers leurs départements d'accueil.

Pendant la dernière décade d'août, répondant à l'appel qui lui était fait par les services intéressés, l'Association a également fourni pour la seule ville de Paris :

553 personnes s'occupant d'enfants (notamment aux pouponnières et colonies scolaires);
6 pilotes d'avions ;
180 aides-infirmières ;
60 infirmières diplômées ;
20 chimistes pour la défense passive ;
225 employées de bureau ;
35 cyclistes;
50 lingères.

Enfin, sur les conseils de l'Association, soixante femmes ont passé leur permis de conduite « poids lourds » pour pouvoir assurer éventuellement la conduite de ambulances et des camions...

...Mais les Françaises au Service de la Nation n'ont pas limité là leur activité. Le contact direct et journalier avec les misères matérielles et morales nées de la guerre les a entraînées peu à peu à créer diverses œuvres d'assistance sociale.

Elles ont institué notamment un service de consultations juridiques gratuites en vue de renseigner les Françaises sur leurs droits et leurs devoirs, en particulier en matière d'allocations, de loyers, de législation ouvrière et fiscale, etc. Plusieurs médecins ont accepté de procéder gracieusement aux examens d'aptitude physique obligatoire avant l'embauchage des ouvrières d'usines; un groupe de tricoteuses bénévoles confectionne des lainages pour les enfants évacués et les soldats du front ; la section « réfugiés » s'occupe d'améliorer les conditions de vie matérielle et morale des évacuse et s'attache à donner une solution à certains problèmes particuliers (citons comme exemple la mise sur pied, dans plusieurs départements d'accueil, de cours de français pour permettre aux Alsaciens et Lorrains ne parlant que leur patois de s'immiscer dans la vie régionale). Mentionnons également la création de centre de rééducation professionnelle permettant aux femmes n'ayant pas de métier, ou dont l'activité habituelle n'est pas compatible avec l'économie de guerre, de retrouver un gagne-pain.